

Eloge d'Henri Bergson

par un ministre du Maréchal

Au début de l'année 1941 mourait le philosophe Henri Bergson.

Etant juif, il fut cloué au pilori par l'Allemagne hitlérienne, ce qui ne pouvait que renforcer l'attachement des disciples et admirateurs de l'auteur de « Matière et mémoire », des « Données immédiates de la conscience », des « Sources de la morale et de la religion ».

Le Gouvernement du Maréchal salua et honora sa mémoire comme il convenait, malgré les difficultés de l'heure et la fureur que son hommage devait susciter chez les occupants.

On trouvera ci-dessous ce qu'en tête du livre qu'il consacra à son maître Bergson, Jacques Chevalier, ministre de l'Education nationale du Maréchal, dit de cet hommage :

Henri Bergson est mort le 3 janvier 1941, à Paris, durant la tourmente que depuis des années il voyait venir.

Dans son grand ouvrage : *Les Deux sources de la morale et de la religion*, il avait indiqué avec une parfaite netteté la voie dans laquelle sa réflexion s'était définitivement engagée, mais il en avait suspendu l'expression ultime. C'est sa mort qui nous l'a révélée : elle nous a appris comment, au terme de ses méditations, le penseur en quête de la vérité est arrivé au christianisme.

Son testament, daté du 8 février 1937 et publié quelques mois après sa mort, ne laisse aucun doute à cet égard. Nous y trouvons, avec le motif d'une discrétion qui honore hautement l'homme, la conclusion d'une œuvre qui situe le penseur parmi les plus grands :

« Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme. Je me serais converti, si je n'avais vu se préparer depuis des années (en grande partie, hélas ! par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral) la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal-archevêque de Paris l'y autorise, venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s'adresser à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi

que le désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières d'un prêtre catholique.

Il y eut en effet, aux obsèques de Bergson, un prêtre catholique, et les prières de l'Eglise furent dites sur sa tombe.

Ses obsèques, en raison de la législation que les Allemands avaient imposée et dont ils surveillaient la stricte application dans la zone occupée, ne purent avoir toute la solennité qu'en d'autres temps une France libre leur eût donnée.

Pourtant le gouvernement, en la personne du secrétaire d'Etat à l'Education nationale (qui se trouve être l'auteur de ce texte), ami personnel de Bergson, donna à ce grand mort tout l'hommage que les circonstances rendaient possible. A défaut du ministre lui-même, à qui les Allemands refusaient systématiquement l'accès de la zone occupée, son représentant à Paris assista officiellement aux obsèques. Dans une déclaration à la presse et dans une allocution radiodiffusée, je fis un éloge de Bergson qui suscita la colère des feuilles parisiennes dociles à l'occupant. Enfin, le 11 janvier 1941, je publiai dans le *Figaro* un article où, après avoir évoqué des souvenirs personnels, je résumais l'œuvre du philosophe et expliquais avant même la publication du testament, comment l'aboutissement de la pensée du maître se laissait pressentir. Voici les dernières lignes de cet article :

« C'est Bergson qui, le premier, a établi sur des bases positives le fait de la spiritualité et par conséquent de la survie immortelle de l'âme. Dès 1896, en effet, Bergson a montré dans Matière et Mémoire

que le corps sert à articuler la pensée mais ne la constitue pas : on se rappelle avec son corps, mais on se souvient avec son âme. Ce principe, qui a introduit dans la philosophie et dans les sciences humaines une révolution décisive, fut accueilli comme un scandale à cette époque. Aujourd'hui il est si universellement admis qu'on s'étonne souvent que Bergson ait pris tant de mal à ouvrir une porte ouverte ; mais elle n'avait été ouverte que par lui. Il se plaisait souvent à dire qu'avant vingt ans il en irait de même de la découverte qu'il a faite dans Les Deux sources de la morale et de la religion, à savoir que l'expérience la plus haute et la plus positive de toutes, celle des mystiques, d'une sainte Thérèse et d'un saint Jean de la Croix, révèle à l'humanité comme un fait, et comme le plus fondamental de tous, l'existence d'un Dieu personnel ou plutôt supra-personnel, qui crée continuellement l'univers, qui le supporte, et qui nous aime. Nulle surprise, dès lors, que cet homme nourri dans la fausse science des années 1880 s'en soit dépris pour suivre la vérité jusqu'au point où elle le menait, et que ce point ait été le Dieu du christianisme. C'est là ce qu'il me confia lors du dernier entretien que j'eus avec lui et qu'il m'a autorisé à livrer après sa mort.

« Profondément atteint dans son âme de Français par les événements douloureux que nous avons traversés, il m'écrivait en juillet dernier son angoisse et sa souffrance. Je lui répondis que l'épreuve serait le principe de notre résurrection. Il me remercia de la confiance que je lui avais rendue, en me disant : « J'en prolonge l'effet bien-faisant en relisant la vie de Jeanne d'Arc et les Gesta Dei per Francos ».

« Cet homme du plus profond génie n'était pas seulement un grand penseur et un grand Français, c'était une âme lumineuse de charité ».

Jacques CHEVALIER
ancien ministre du Maréchal

N.D.L.R. : Nous devons ce texte à Jacques Sidos, gendre du Professeur Grandaude, chef de Cabinet de Jacques Chevalier.